

Daniil Harms

POÈMES ET PROSES

Traduction,
préface et notes d'André Markowicz



Mesures

EN GUISE DE PRÉFACE

Daniil Ivanovitch Youvatchov¹ écrivit sous de multiples pseudonymes, mais le plus fréquent et le plus ancien (choisi dès l'âge de quinze-seize ans) fut Harms – c'est ainsi qu'il finit par l'écrire lui-même quand il utilisait l'alphabet latin, après avoir brièvement opté pour *Charms* – un mélange revendiqué entre le *charme* français (un mot qui garde quelque chose du *carmen*) et le *harm* britannique.

Daniil Harms est né en décembre 1905. Il appartient donc à la première génération d'écrivains qui n'ont écrit que sous le pouvoir soviétique, à la grande différence des poètes de la génération précédente – la plus riche, sans doute, de la littérature russe depuis celle de Pouchkine. Akhmatova, Mandelstam, Pasternak, Tsvétaïéva (dans une moindre mesure) étaient déjà connus, et reconnus au moment de la révolution d'Octobre. Ils avaient une aura et un poids symbolique qui, d'une façon ou d'une autre, les protégeait (Mandelstam, arrêté une première fois en 1934, fut sauvé parce que Boukharine et Pasternak

1. Il était le fils d'un homme hors du commun, Ivan Pavlovitch Youvatchov (1860-1940), qui avait été officier de marine, puis révolutionnaire, condamné à mort, gracié, envoyé au bagne (il s'était lié d'amitié avec Anton Tchekhov au moment où il visitait Sakhaline), – un homme qui était devenu profondément religieux, auteur de traités de théologie.

persuadèrent Staline qu'il était un grand poète² ; Akhmatova (dont le fils et le deuxième mari étaient dans les camps) ne fut pas arrêtée et Staline attendait d'elle qu'elle écrive des poèmes à sa gloire – elle écrivit, au contraire, son *Requiem*.)

Harms, quant à lui, devait rester, par la force des choses, un écrivain totalement inconnu de son vivant. Un écrivain pour lequel, comme pour un grand nombre d'autres, la question de la publication ne s'était très vite plus posée du tout : passé 1928, c'est-à-dire au tout début de leur chemin artistique, il était clair qu'ils n'écrivaient que pour le tiroir. Jamais le moindre de leurs textes n'aurait pu être autorisé par la censure puisque, tous, ils étaient en contradiction avec la doctrine du « réalisme socialiste » et la propagande visant à l'édification du communisme. Plus, même : il valait mieux que ces textes ne soient connus que par un nombre très restreint d'amis, car, étant ce qu'ils étaient, ils étaient dangereux. Clandestin, ignoré, Harms est l'homme d'une liberté paradoxale. Il écrit comme il veut, ce qu'il veut, et, précisément, il écrit : il ne tape pas ses textes à la machine ; souvent, il n'établit pas de version définitive, parce que ça ne sert à rien. Le texte écrit est destiné à rester inédit, pour ne pas dire secret, réservé, au mieux, à quelques amis. Le plus souvent, dans ses carnets, dans ses cahiers (qu'il ne montre à personne), il ne sépare rien, ni ses poèmes, ni ses proses, ni ses journaux intimes, ni ses notes quotidiennes. Tout cela fait partie d'une même vie, d'un même flot, jour après jour. Ce qui – faut-il le dire ? – ne facilite pas le travail de ses éditeurs posthumes³.

2. Cela n'empêcha pas, évidemment, sa deuxième arrestation en mai 1938. Il devait mourir dans un camp en décembre de la même année.

3. Faut-il publier ces carnets dans leur intégralité (avec, souvent, des notes intimes évidemment destinées à le rester) ou faut-il essayer de trouver un moyen de distinguer les genres ? Et, ces genres, selon quels critères les distinguer ?... Autant de questions qui suscitent chez les différents éditeurs de Harms en langue russe des débats d'une violence passionnée.

*

Il y a – au moins – deux Harms. Le premier, celui des années 20, est un jeune poète qui a l'exubérance de son âge, membre du dernier groupe avant-gardiste russe qui prend pour nom « Union pour un art réel », nom réduit, selon la mode de l'époque, aux premières syllabes des mots : Obié dinié Réal novo Isskoustva, l'OBERIOU. Ce groupe avait lancé un manifeste en 1927, pendant la NEP, c'est-à-dire au moment où l'emprise de l'idéologie soviétique n'était pas encore totale. Ses membres pouvaient encore y écrire des phrases comme celle-ci : « *Que certains revendiquent un art à la portée de tous, accessible par sa forme-même à un écolier de campagne est une chose que nous saluons, mais ne revendiquer que ce type d'art conduit à un dédale d'erreurs des plus terribles...* »⁴

Lisant aujourd'hui ce manifeste qui revendique la liberté de la création et met en garde contre l'emprise de la politique sur l'art, on ne peut que rester rêveur : oui, il était encore possible à ce moment-là de se revendiquer d'un art qui ne soit pas utilitaire. Il était possible – du moins ces jeunes gens le pensaient-ils – de poursuivre les recherches formelles des maîtres dont ils se réclamaient : non pas les poètes du Siècle d'Argent, non pas Maïakovski ou Essénine, mais Casimir Malévitch et Pavel Filonov pour la peinture, ou Igor Terentiev pour le théâtre et la poésie – lui-même l'un des compagnons les plus proches d'Ilia Zdanévitch. Et, bien sûr, Vélimir Khlebnikov, mort d'épuisement en 1922.

4. Traduction de Jean-Philippe Jaccard, in : Daniil Harms, *Écrits*, publiés, préfacés et traduits du russe par Jean-Philippe Jaccard, Christian Bourgois, 1993, pp. 527-528.

12.

LE RÊVE

Kalouguine s'endormit et fit un rêve : il était dans les buissons et il y avait un milicien qui passait devant les buissons.

Kalouguine se réveilla, se gratta la bouche, se rendormit et il refit un rêve : c'est lui qui passait devant les buissons et, dans les buissons, il y avait un milicien caché.

Kalouguine se réveilla, se mit un journal sous la tête, pour ne pas baver sur l'oreiller, il se rendormit et il refit un rêve : il était dans les buissons et il y avait un milicien qui passait devant les buissons.

Kalouguine se réveilla, changea le journal, se recoucha et se redormit à nouveau. Il s'endormit et il fit un rêve : c'est lui qui passait dans les buissons et, dans les buissons, il y avait un milicien.

Là, Kalouguine se réveilla et décida de ne plus dormir, mais il s'endormit à la seconde et fit un rêve : il était assis derrière un milicien et, devant eux, il y avait des buissons qui passaient.

Kalouguine se mit à crier et à s'agiter dans son lit mais, là, il fut incapable de se réveiller.

Kalouguine dormit quatre jours et quatre nuits et, le cinquième jour, il se réveilla tellement maigre que, ses bottes, il fallut les attacher avec de la ficelle autour de la jambe, sans quoi elles seraient tombées. Dans la boulangerie où Kalouguine

achetait tous les jours son pain de froment, on ne le reconnut pas et on lui refila un demi-seigle.

Quant à la commission d'hygiène qui faisait le tour des appartements, découvrant Kalouguine, elle le trouva non-hygiénique, inapte, et prescrivit au bureau du logement de jeter Kalouguine à la poubelle.

Kalouguine fut plié en deux et jeté à la poubelle.

22 août 1936.